

**SAMIR AMIN**

## **L'internationalisme, condition incontournable de la renaissance du projet socialiste**

### **Le communisme, étape supérieure de la civilisation humaine**

Le communisme n'est pas « un mode de production », quelque chose comme l'analogie du capitalisme moderne dans ses formes de production et de consommation, néanmoins transformées par une justice sociale radicale, fondée sur l'élimination de la propriété capitaliste parasitaire, renforcée par la gestion démocratique de la production assumée par les travailleurs eux-mêmes. Non, le communisme est une étape supérieure de la civilisation humaine, dont les formes d'organisation, seront le produit de l'imagination créatrice de l'humanité émancipée, libérée du capitalisme. Il faudra donc laisser du temps au temps comme on dit pour y parvenir.

Le capitalisme a créé les conditions objectives, matérielles et morales qui permettent à l'imaginaire de l'utopie créatrice de penser et de réaliser ce bond en avant de la civilisation humaine. Il a développé les forces productives à une échelle et à un rythme sans commune mesure avec ce qu'il en avait été pendant les millénaires des temps anciens, au point qu'aujourd'hui on est en droit de dire que toutes les technologies nécessaires pour répondre aux besoins de l'humanité entière et lui assurer une vie matérielle confortable et davantage sont déjà disponibles. Il a amorcé tout également, l'émancipation de la pensée. Dans ce sens le capitalisme a bien constitué une étape positive nécessaire dans la longue histoire de la civilisation humaine. A condition aussi que ses jours soient comptés et que la parenthèse nécessaire qu'il devrait représenter dans l'histoire ne soit pas prolongée trop longtemps. Car la logique de la valorisation sans fin du capital qui le définit est déjà devenue une logique dont la dimension destructive l'emporte désormais sur ce qui fut, mais n'est plus, sa dimension progressiste. Le capitalisme est obsolète. Marx pensait qu'il était déjà parvenu à ce stade à son époque, et la Commune de Paris ne pouvait que l'en convaincre davantage. Il n'avait pas tort, même s'il paraît aujourd'hui avoir été un peu en avance sur son temps.

Cela dit le « technologisme » ne répond pas au défi. Les conditions existent, mais elles ne produiront jamais par elles mêmes la solution. Celle-ci doit être portée par son seul vecteur possible : l'action humaine lucide, c'est-à-dire les luttes éclairées par la conscience des objectifs de l'émancipation.

### **La seconde vague d'émancipation des peuples : un « remake » du XX ième siècle ou mieux ?**

Le monde contemporain est gouverné par des oligarchies. La gestion de la mondialisation contemporaine par ces oligarchies est en crise. Les oligarchies du Nord comptent bien rester au pouvoir, le temps de la crise passé. Elles ne se sentent pas menacées. Par contre la fragilité des pouvoirs des autocraties du Sud est, elle, bien visible. La mondialisation en place est, de ce fait, fragile. Sera-t-elle remise en question par la révolte du Sud, comme ce fut le cas au siècle passé ? Probable. Mais triste. Car l'humanité se s'engagera sur la voie du socialisme, seule alternative humaine au chaos, que lorsque les pouvoirs des oligarchies, de leurs alliés et de leurs serviteurs seront mis en déroute à la fois dans les pays du Nord et dans ceux du Sud.

*Vive l'internationalisme des peuples face au cosmopolitisme des oligarchies.*

### **Vers une seconde vague de luttes victorieuses pour l'émancipation des travailleurs et des peuples.**

Le pouvoir absolu des nouvelles ploutocraties oligarchiques a vidé de son contenu la pratique de la démocratie bourgeoise. Alors que la gestion des temps anciens exigeait la négociation politique entre les différentes composantes sociales du bloc hégémonique nécessaire à la reproduction du pouvoir du capital, la nouvelle gestion politique de la société du capitalisme des oligopoles, mise en oeuvre par les

moyens d'une dépolitisation systématique, fonde une culture politique nouvelle « du consensus » (sur le modèle de celle des Etats Unis), qui substitue le consommateur et le spectateur politique au citoyen actif, condition d'une démocratie authentique. Ce « virus libéral » (pour reprendre le titre de mon ouvrage publié en 2005), abolit l'ouverture sur des choix alternatifs possibles et lui substitue le consensus autour du seul respect de la démocratie électorale procédurale.

L'essoufflement puis l'effondrement des trois modèles de la gestion sociale de l'après guerre (le socialisme réel à l'Est, le *Welfare State* à l'Ouest et le populisme national au Sud) est à l'origine du drame. La page de la première vague de luttes pour l'émancipation est tournée, celle de la seconde vague n'est pas encore ouverte. Dans la pénombre qui les sépare se « dessinent des monstres », comme l'écrit Gramsci.

Au Nord ces évolutions sont à l'origine de la perte de sens de la pratique démocratique. Ce recul est masqué alors par les prétentions du discours dit « post moderniste », selon lesquelles nations et classes auraient déjà évacué la scène pour laisser la place à « l'individu » devenu le sujet actif de la transformation sociale.

Dans le Sud d'autres illusions occupent désormais le devant de la scène. Qu'il s'agisse de l'illusion d'un développement capitaliste national autonome s'inscrivant dans la mondialisation, puissante dans les classes dominantes et moyennes des pays « émergents », confortée par les succès immédiats des dernières décennies. Ou des illusions passéistes (para ethniques ou para religieuses) dans les pays laissés pour compte.

Une seconde étape de « l'éveil du Sud » (pour reprendre le titre de mon livre, publié en 2007, qui offre une lecture de la période de Bandoung comme celle du premier temps de cet éveil) est à l'ordre du jour. Dans la meilleure des hypothèses les avancées produites dans ces conditions pourraient contraindre l'impérialisme à reculer, à renoncer à son projet démentiel et criminel de contrôle militaire de la planète. Et dans cette hypothèse le mouvement démocratique dans les pays du centre pourrait contribuer positivement au succès de cette neutralisation. De surcroît le recul de la rente impérialiste dont bénéficient les sociétés concernées, produit par la réorganisation des équilibres internationaux en faveur du Sud (en particulier de la Chine) pourrait parfaitement aider au réveil d'une conscience socialiste. Mais d'un autre côté les sociétés du Sud resteraient confrontées aux mêmes défis que dans le passé, produisant les mêmes limites à leurs avancées.

### **Un nouvel internationalisme des travailleurs et des peuples est nécessaire et possible.**

Le capitalisme historique est tout ce qu'on veut sauf durable. Il n'est qu'une parenthèse brève dans l'histoire. Sa remise en cause fondamentale - que nos penseurs contemporains, dans leur grande majorité, n'imaginent ni « possible » ni même « souhaitable » – est pourtant la condition incontournable de l'émancipation des travailleurs et des peuples dominés (ceux des périphéries, 80 % de l'humanité). Et les deux dimensions du défi sont indissociables. Il n'y aura pas de sortie du capitalisme par le moyen de la seule lutte des peuples du Nord, ou par la seule lutte des peuples dominés du Sud. Il n'y aura de sortie du capitalisme que lorsque, et dans la mesure où, ces deux dimensions du même défi s'articuleront l'une avec l'autre. Il n'est pas « certain » que cela arrive, auquel cas le capitalisme sera « dépassé » par la destruction de la civilisation (au-delà du malaise dans la civilisation pour employer les termes de Freud), et peut être de la vie sur la Planète. Le scénario d'un « remake » possible du XX ième siècle restera donc en deçà des exigences d'un engagement de l'humanité sur la longue route de la transition au socialisme mondial. Le désastre libéral impose un renouveau de la critique radicale du capitalisme. Le défi est celui auquel est confrontée la construction/reconstruction permanente de l'internationalisme des travailleurs et des peuples, face au cosmopolitisme du capital oligarchique.

La première vague de luttes pour le socialisme, celle du XX ième siècle, a démontré les limites des social démocraties européennes, des communismes de la troisième internationale et des nationalismes populaires de l'ère de Bandoung, l'essoufflement puis l'effondrement de leurs ambitions socialistes. La

seconde vague, celle du XXI<sup>ème</sup> siècle, doit en tirer les leçons. En particulier associer la socialisation de la gestion économique et l'approfondissement de la démocratisation de la société. Il n'y aura pas de socialisme sans démocratie, mais également aucune avancée démocratique hors de la perspective socialiste.

Ces objectifs stratégiques invitent à penser la construction de "convergences dans la diversité" (et la *Cinquième Internationale* doit être le moyen d'avancer dans cette direction) des formes d'organisation et de luttes des classes dominées et exploitées. Et il n'est pas dans mon intention de condamner par avance celles de ces formes qui, à leur manière, renoueraient avec les traditions des social-démocraties, des communismes et des nationalismes populaires, ou s'en écarteraient.

Dans cette perspective il me paraît nécessaire de penser le renouveau d'un marxisme créateur. Marx n'a jamais été aussi utile, nécessaire, pour comprendre et transformer le monde, aujourd'hui autant et même plus encore qu'hier. Être marxiste dans cet esprit c'est partir de Marx et non s'arrêter à lui, ou à Lénine, ou à Mao, comme l'ont conçu et pratiqué les marxismes historiques du siècle dernier. C'est rendre à Marx ce qui lui revient : l'intelligence d'avoir amorcé une pensée critique moderne, critique de la réalité capitaliste et critique de ses représentations politiques, idéologiques et culturelles. Le marxisme créateur doit poursuivre l'objectif d'enrichir sans hésitation cette pensée critique par excellence. Il ne doit pas craindre d'y intégrer tous les apports de la réflexion, dans tous les domaines, y compris ceux de ces apports qui ont été considérés, à tort, comme "étrangers" par les dogmatiques des marxismes historiques du passé.